

Entre noirceur et lumière **La religion au Québec**

Guy Laperrière

Numéro 84, hiver 2006

Au seuil de la Révolution tranquille : les années 1950

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7032ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

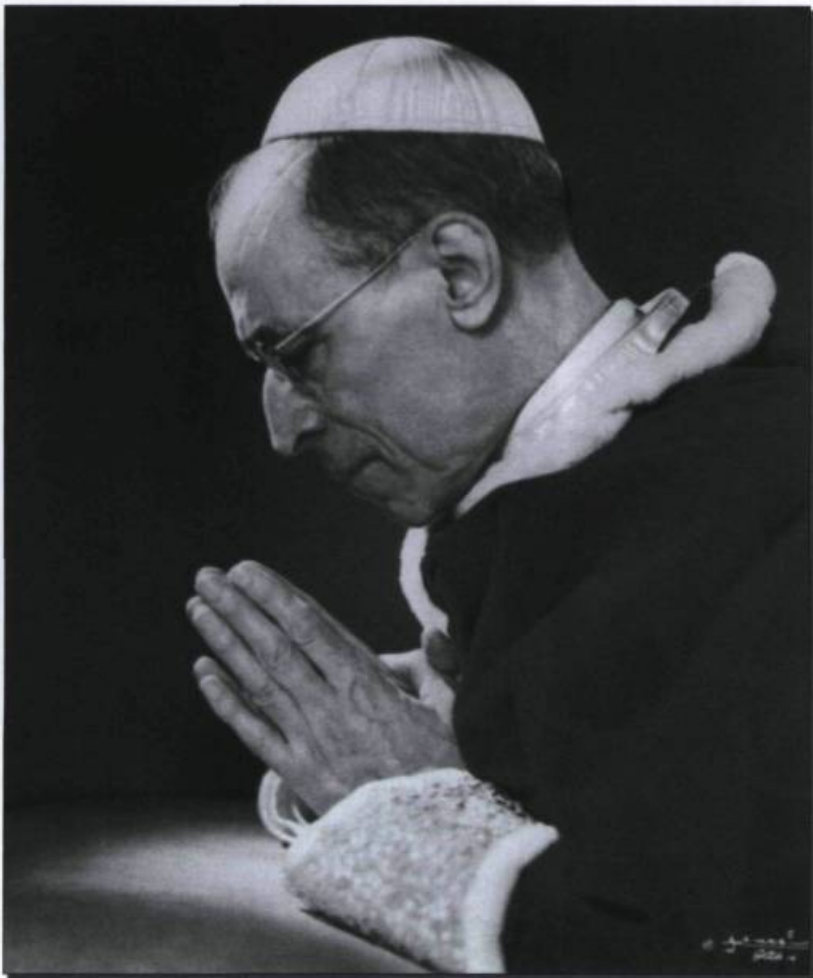
1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laperrière, G. (2006). Entre noirceur et lumière : la religion au Québec. *Cap-aux-Diamants*, (84), 22–27.

ENTRE NOIRCEUR ET LUMIÈRE LA RELIGION AU QUÉBEC



Pie XII. Né en 1876, Eugenio Pacelli fut pape de 1939 à 1958. Carte postale, 1957. (Banque d'images de Cap-aux-Diamants, 2002-3785).

■ PAR GUY LAPERRIÈRE

Les années 50 au Québec? Mais voyons, c'est la grande noirceur! Mais non, vous n'y êtes pas : c'est le prélude de la Révolution tranquille. C'est ainsi qu'on pourrait résumer le débat qui oppose les uns et les autres, sur fond d'interprétation de la Révolution tranquille, vue tantôt comme un commencement absolu, une révolution, et tantôt dans la continuité de ce qui avait commencé avant elle. Dans tous les cas, la religion tient une place centrale dans le débat. N'est-ce pas contre elle qu'une grande partie de cette révolution s'est effectuée? N'est-ce pas à ce moment-là que les Églises ont commencé leur dégringolade : recul de la pratique, du recrutement,

laïcisation des institutions, sécularisation de la société? La querelle autour des «orphelins de Duplessis» symbolise peut-être le plus les sentiments de bien des gens : cette époque était hypocrite et, sous des vernis de modernité, cachait ses misères qu'on découvre aujourd'hui. Regardons-y de plus près, en tournant le projecteur sur l'Église catholique, au centre de tous les débats.

I- LES SPLENDEURS DE L'ÉGLISE : LE TRIOMPHALISME

Point n'est besoin de reprendre ici les chiffres, les images ou les statistiques des splendeurs de l'Église catholique au Québec : la société est largement dominée par l'Église. Mil neuf cent cinquante : la décennie s'ouvre sur l'Année sainte. Le pape Pie XII règne souverainement, avec tiare et décrets, les pèlerins se pressent à Rome, voir le pape tient presque de l'expérience mystique. Mil neuf cent cinquante quatre vient ensuite : l'Année mariale, le centenaire de la proclamation de l'Immaculée Conception, la procession de la statue de Notre-Dame-du-Cap, la croisade du chapelet, le chapelet en famille à la radio. Ajoutons à cela une petite touche de Sacré-Cœur, avec les prédications et les retraites ouvrières du père Victor Lelièvre, à Québec, le tricentenaire de Sainte-Anne-de-Beaupré, en 1958, les splendeurs de l'oratoire Saint-Joseph, dont le dôme domine maintenant le ciel de Montréal. Les grandes manifestations se multiplient.

La vie quotidienne est aussi marquée par la religion. Le calendrier d'abord... Les fêtes religieuses sont chômées : l'Épiphanie (6 janvier), le Vendredi saint, l'Ascension, la Toussaint (1^{er} novembre), l'Immaculée Conception (8 décembre). On fait maigre le vendredi (pas de viande), on récite ses prières, on marche au catéchisme, on va à la messe le dimanche, quand ce n'est pas en semaine (Maurice Duplessis y allait le mercredi pour honorer son patron, saint Joseph).

L'épiscopat de cette époque est plutôt terne. Mais peut-être pas tant que ça, en y regardant de plus près. Le cardinal Paul-Émile Léger s'amène à Montréal en proclamant : «Montréal, ô ma ville, tu as voulu te faire

belle pour recevoir ton Prince!» (29 janvier 1953). À Québec, c'est M^{re} Maurice Roy qui est archevêque depuis 1947 : homme réservé, mais de bon conseil, il deviendra primat de l'Église canadienne, en 1956. Mais tournons-nous vers des évêques plus ordinaires. Prenons M^{re} Georges Cabana, archevêque de Sherbrooke depuis 1952, qui aura réputation d'évêque conservateur et d'arrière-garde dans les années 1960. C'est un homme d'une activité prodigieuse et d'une efficacité redoutable dans les années 1950. On le voit lancer des souscriptions, s'entourer de laïcs qui sauront l'appuyer, obtenir ainsi pour ses séminaires près de 2 millions de dollars de plus de 25 000 souscripteurs, fonder l'Université de Sherbrooke, contre vents et marées, en 1954, parachever sa cathédrale inaugurée en 1957, envoyer la même année des missionnaires au Brésil, tenir un congrès eucharistique en 1959 et faire la même année aussi une nouvelle souscription en faveur de son université qui rapportera, cette fois, 3,6 millions. On pouvait être conservateur et pester contre la danse et la littérature malsaine tout en bâtissant une université et en donnant un rôle actif aux laïcs.

L'activité était tout aussi intense dans les paroisses, où vicaires et aumôniers de toutes sortes rivalisaient de zèle. Faut-il énumérer tous les groupes qui se créaient alors? On n'en finirait plus. Je prends à tout hasard un gros historique de la paroisse Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours de Sherbrooke. J'y vois s'activer dans les années 1950, présentées comme «période de plein essor», la Conférence Saint-Vincent-de-Paul, les cercles Lacordaire et Jeanne-d'Arc, la Société Saint-Jean-Baptiste, la Légion de Marie, le scoutisme, les cours de préparation au mariage, la Ligue du Sacré-Cœur. On en trouverait sans doute encore bien davantage ailleurs!

C'est une autre caractéristique de la période : l'Église veut étendre son empire. Déjà, elle contrôle la plus grande partie du système d'éducation, de l'école primaire à l'université, en passant par les collèges classiques, les écoles normales et les écoles ménagères; la plupart des grands hôpitaux, des orphelinats et des hospices sont aux mains des communautés religieuses. Dans les années 50, une des principales rivalités avec l'État se situe dans le domaine des loisirs. Les OTJ (Œuvre des terrains de jeux, le mot œuvre montrant bien la visée religieuse) font l'objet de vifs débats. Qui les financera? Qui les contrôlera? Dans son livre sur *L'Église et le loisir au Québec avant la Révolution tranquille* (1986), Michel Bellefleur montre bien qu'en définitive, l'Église n'a pas eu le dernier mot sur les loisirs commerciaux. Mais ce n'est pas faute d'avoir essayé! Le premier ministre Maurice Duplessis œuvrait la main dans la main avec les évêques, et tous vantaient cette belle collaboration entre l'Église et l'État.

II- LA CONTESTATION : CONTRE LE CLÉRICALISME

Tous? Tous les évêques et tous les ministres, sans doute, mais cette entente au sommet suscitait en même temps les plus vives réactions. *Refus global*, avaient proclamé Borduas et autres artistes, en 1948. Les intellectuels prirent le relais en fondant une petite revue, *Cité libre*, dont le titre disait bien le programme.

Oratoire Saint-Joseph. Œuvre du frère André, ce sanctuaire dédié au patron du Canada attire des milliers de pèlerins à Montréal. Photo. Office provincial de publicité, 510085-50. (Banque d'images de *Cap-aux-Diamants*, 2002-2451).



Le cardinal Paul-Émile Léger lors d'une audience à Saint-Pierre de Rome. Né en 1904, à Salaberry-de-Valleyfield, Paul-Émile Léger fut le septième évêque et cinquième archevêque de Montréal (1950-1967). Il fut promu cardinal, en 1953. Décédé à Montréal, en 1991. (Banque d'images de *Cap-aux-Diamants*, 2004-6011).



L'Action catholique spécialisée, son président Claude Ryan en tête, se prononçait de plus en plus pour une séparation du temporel et du spirituel.

Des situations avaient fait scandale. Le renvoi de M^{gr} Joseph Charbonneau, archevêque de Montréal, en 1950, avait été mal accepté. De même, le sort fait à la lettre pastorale sur le monde ouvrier, après la grève de l'amiante, avait marqué un tournant vers des positions plus traditionnelles sur les questions sociales.

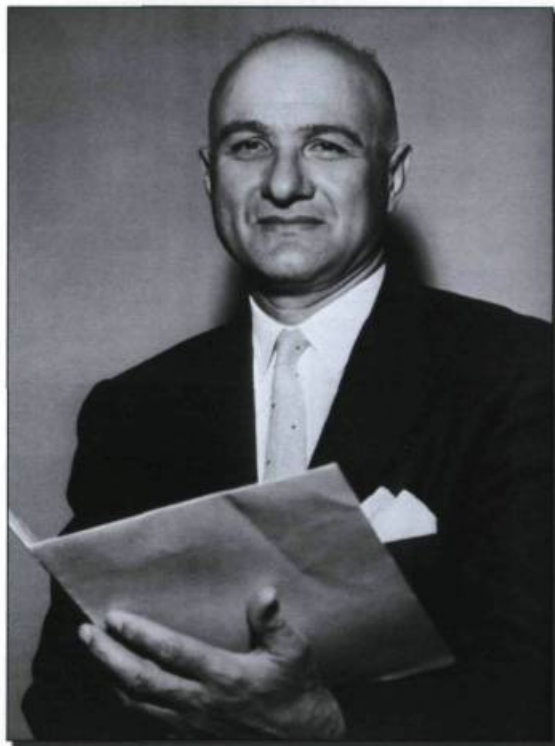
L'anticléricalisme gagnait du terrain partout. Prenons le roman : Claude Racine a pu écrire tout un ouvrage sur *L'anticléricalisme dans le roman québécois, 1940-1965*. Alors que dans la décennie 1940, c'est surtout le clergé qu'on attaque, dans les années 1950, «la contestation religieuse est plus profonde», écrit-il. La chose est bien connue : plus le cléricalisme est fort, plus l'anticléricalisme fleurit. En 1951, un fin observateur, Jean LeMoyne, écrivait : «Caractériser par le cléricalisme notre atmosphère religieuse, c'est reconnaître l'évidence, c'est exposer une situation dramatique faite de scandale, d'aliénation, de désaffection, d'amoindrissement, d'ennui, d'usure et de solitude.» (*Convergences*, p. 54).

Faut-il donner des exemples de ce que d'aucuns se plaisent encore à appeler la grande noirceur à cette époque? On peut parler de l'affaire Balzac, en 1950, alors que le vicaire général de Montréal, M^{gr} Albert Valois, condamne l'initiative de la Société des écrivains cana-

diens de vouloir célébrer le centenaire de la mort d'Honoré de Balzac, du fait «que les ouvrages de cet écrivain sont à l'*Index*»! Ce fut un beau tollé. Plus tard, Gilles Marcotte en écrira ses «Mémoires de la Grande Noirceur» (1996). Jamais Balzac ne fut tant honoré au Québec...

Si l'enfer était une section bien connue des bibliothèques, la sclérose de la pensée philosophique, à cause du corset du thomisme où on l'enfermait, était beaucoup plus grave. Le problème de l'incroyance se posait aussi de plus en plus. Les réflexions de Robert Élie ou le numéro spécial de la revue française *Esprit* sur le Canada français, en 1952, exposaient bien le problème. Des itinéraires comme ceux de Jean-Louis Gagnon ou d'André Laurendeau ne manquent pas d'être aussi éclairants à cet égard.

D'autres affaires faisaient plus de bruit. Je pense à l'affaire Roncarelli, qui mettait en cause la liberté de religion. L'affaire a été bien présentée par Michel Sarra-Bournet : *L'affaire Roncarelli, Duplessis contre les Témoins de Jéhovah*. Frank Roncarelli tenait un restaurant rue Crescent, à Montréal, et était devenu Témoin de Jéhovah. Avec ses deniers, il payait les cautionnements des Témoins arrêtés pour propagande. Pour contrer son action, en 1946, le premier ministre et procureur général lui fait retirer son permis d'alcool. En même temps, il présente les



Frank Roncarelli. Ce restaurateur montréalais s'oppose à Maurice Duplessis dans la célèbre affaire contre les Témoins de Jéhovah (1944-1959). *Mémorial du Québec*, tome VI (1939-1952), p. 236.

Témoins de Jéhovah comme «une menace à la paix publique» et dit à leur sujet : «les zéloteurs d'une philosophie subversive ont lancé des attaques répétées et virulentes contre les traditions de la province. Ils s'attaquent à Québec parce qu'ils savent et sentent que Québec est le rempart de la civilisation chrétienne au Canada et même sur tout le continent américain.» L'affaire sera entendue en Cour supérieure, en 1950, qui donne raison à Roncarelli, en Cour du banc de la reine, en 1954, où Duplessis l'emporte, et finalement en Cour suprême, en 1958, qui se prononce, en 1959, à six contre trois en faveur de Roncarelli. Duplessis n'en appellera pas au Conseil privé de Londres, estimant que «le grand tribunal de l'opinion publique» lui donnait raison.

D'autres affaires feront plus de bruit encore. Ainsi, après les élections de 1956, deux prêtres, les abbés Gérard Dion et Louis O'Neill, de l'Université Laval, dénoncent «l'immoralité politique dans la province de Québec». Se présentant comme «moralistes sociaux», ils critiquent en particulier l'usage qui est fait de l'anticommunisme, l'utilisation de la religion, et concluent : «une période électorale comme celle que nous venons de traverser s'avère un instrument de démoralisation et de déchristianisation.»

Si on critique les politiciens, on n'en critique pas moins le clergé. Les mièvreries, les dévotions exagérées, la crédulité des gens, les scrupules, les péchés et la confession ou encore l'achat de «petits Chinois» sont l'objet de moqueries et de quolibets sans fin. Un manifeste donne le coup de pied final : ce sont *Les insolences du frère Untel*, dont les dénonciations commencent par une lettre au *Devoir*, en novembre 1959. On se souvient de sa critique du joual, mais ses principales attaques visaient le système d'enseignement, l'enseignement de la philosophie et la crise de la religion, décrite comme une religion de la peur.

Voilà bien des aspects de ce qu'on peut appeler la Grande Noirceur...

III- LES MOUVEMENTS DE RENOUVEAU

Par contre, et *Les insolences du frère Untel* nous le montrent bien, c'est souvent par des gens d'Église que la contestation se fait, y compris dans le domaine des idées. Nous l'avons vu aussi avec les abbés Gérard Dion et Louis O'Neill. Un autre exemple en est celui du père Georges-Henri Lévesque, doyen de la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval, qui eut maille à partir avec Duplessis, qui se «vengeait» de ses prises de

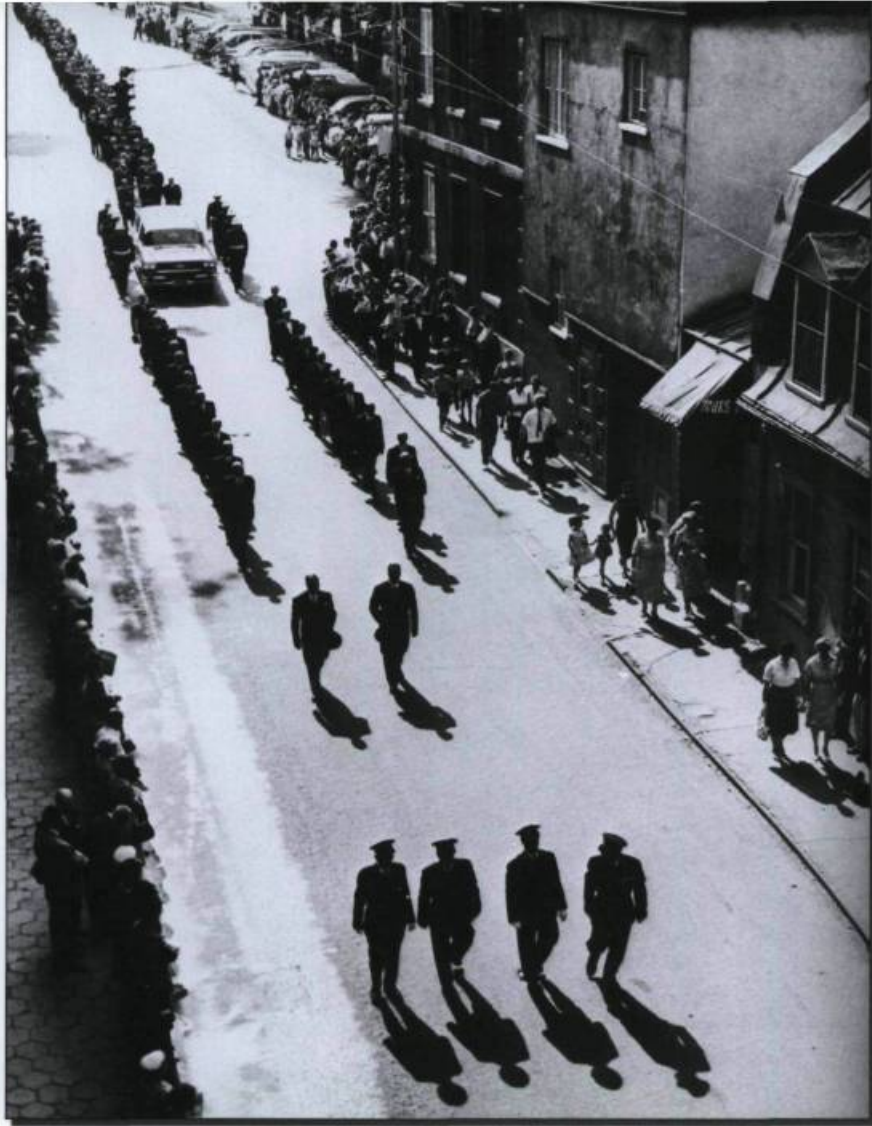


Jean-Paul Desbiens (frère mariste, né en 1927). Il publie *Les insolences du frère Untel*, en 1960. Vendu à 100 000 exemplaires, ce volume a nettement marqué l'évolution du Québec. (*Mémorial du Québec*, tome VII (1953-1965), p. 233).

positions sociales en retirant des avantages financiers soit à l'Université Laval, soit, par la suite, à la maison Montmorency que dirigeait le père Lévesque depuis 1955. On ne peut donc pas — on s'en doutait bien — mettre tous les gens d'Église dans le même sac. Il y a là comme ailleurs des conflits internes, dont on catégorise habituellement les protagonistes entre conservateurs et progressistes.



Maurice Duplessis, le 26 juin 1956. (*Mémorial du Québec*, tome VI (1953-1965), p. 62).



Funérailles de Maurice Duplessis, 1959. Le cortège funèbre quitte le parlement par la rue Saint-Louis à Québec. (*Mémorial du Québec*, tome VI (1953-1965), p. 134).

Parfois, c'est une même personne qui évolue. Le cas le plus patent est celui du cardinal Paul-Émile Léger. Très conservateur durant les premières années de son règne, avec ses croisades de moralité publique, il prend après la mort de Pie XII et avec l'avènement de Jean XXIII, en 1958, un virage qui le conduira au premier rang des cardinaux réformateurs du concile Vatican II. Au delà de l'évolution personnelle des individus, c'est vers les mouvements collectifs qu'il faut regarder si on veut voir, dans les années 1950, toutes les initiatives qui ont directement ouvert la voie à la Révolution tranquille. Ils sont multiples et on en trouve dans tous les domaines.

Le mouvement de laïcisation se développe beaucoup dès cette période. On le voit dans les institutions d'éducation, où les laïcs tiennent une place de plus en plus grande dans les corps professoraux. On le voit avec la déconfessionnalisation de la CTCC, la Confédération des travailleurs catholiques du Canada, qui se mute en Confédération des syndicats nationaux (CSN), en 1960, après quelques années de discussion sur le sujet.

D'autres problèmes touchent plus directement la vie religieuse quotidienne des fidèles. Au cœur des questions morales, par exemple, on trouve le fameux «empêchement de famille». En 1955, un couple de Lachine, Gilles et Rita Breault, lancent une nouvelle méthode de planification des naissances, le mouvement Seréna (pour Service de régulation des naissances), qui préconise la méthode symptothermique. Diane Gervais vient d'en publier l'historique, à l'occasion de son cinquantième anniversaire. Ce mouvement est plutôt discret. Le père Marcel-Marie Desmarais, prédicateur radiophonique dominicain, l'est beaucoup moins. Mais ses ouvrages, qui se vendront à des milliers d'exemplaires, viennent donner un nouveau souffle à la morale catholique sur le mariage et la vie de couple. *L'amour à l'âge atomique* (1950) se vendra à 132 000 exemplaires et renouvelle le genre. L'amour et la confiance entre les époux prennent le pas sur la culpabilité. Viendra ensuite, à la radio, *La clinique du cœur*, publié en ouvrages par la suite : il y en aura dix, qui se vendront à plus de 600 000 exemplaires. Certes, la morale prime encore sur la psychologie, mais on est sur la voie de l'évolution. D'autres prêtres se feront aussi connaître sur la scène publique, où ils passent pour des rénovateurs : le père Émile Legault avec *Les Compagnons de Saint-Laurent* (théâtre), le père Marcel de La Sablonnière, dans le domaine du sport et du loisir, le père Ambroise Lafortune, par ses billets à Radio-Canada.

Dans le domaine religieux, le mouvement de renouveau est présent partout. Ces renouveaux viennent le plus souvent de France ou de Belgique, où de nombreux prêtres sont envoyés pour compléter leurs études, à Paris, Strasbourg, Lyon ou Louvain, pour ne nommer que quelques lieux. On assiste ainsi à un renouveau biblique (ACEBAC), qui encourage les fidèles à lire la *Bible*. Le renouveau liturgique est tout aussi important, avec l'idée centrale que les fidèles doivent participer à la messe. Cela se fera notamment par le chant. Parallèlement au renouveau du chant grégorien, notamment par les moines de l'abbaye Saint-Benoît-du-Lac — mais ils sont loin d'être les seuls —, on verra aussi commencer à cette époque le chant de psaumes en français, à partir des recueils des Deiss ou Gélinau. Le renouveau catéchétique, lui, tarde à se matérialiser : il n'aboutira finalement qu'au début des années 1960. Le mouvement œcuménique trouve ses origines à Montréal avec le Catholic Inquiry Forum, mis sur pied par le père Irénée Beaubien, en 1952, qui s'élargit bientôt en un dialogue entre prêtres, pasteurs et rabbins. L'art sacré se situe dans la même veine de renouveau, que ce soit en architecture, peinture, sculpture ou arts décoratifs. En somme, on le



voit : toute une série d'initiatives ouvrent de nouvelles voies, de nouveaux discours, qui viendront éclore au moment du concile Vatican II et de la Révolution tranquille.

En somme, si on regarde le Québec religieux des années 1950, trois pointes d'un triangle se présentent au regard. D'un côté, un certain triomphalisme catholique, un édifice religieux considérable, qui occupe une grande partie du paysage. Une autre pointe voit un pôle de contestation important se développer, contestation qui provient autant de l'intérieur que de l'extérieur. Enfin, un troisième élément est constitué de tous ces renouveaux qui mèneront à l'effervescence du début des années 1960. Ne porter son regard que sur l'un des aspects nous donne forcément une image incomplète. De nombreux témoins de cette période atteignent maintenant l'âge de la retraite. Souhaitons qu'ils livrent leurs souvenirs ou que de jeunes historiennes ou historiens aillent les interroger. Cette riche période n'a pas encore livré tous ses secrets.

À l'occasion de l'Année sainte de 1950, l'archevêque de Montréal, Paul-Émile Léger exprime son désir de voir participer l'ensemble de la population du Québec à cet événement. C'est ainsi qu'avec la collaboration de Ferdinand Biondi, directeur des programmes de CKAC, naît l'émission quotidienne *Chapelet en famille*. (*Mémorial du Québec*, tome VI (1939-1953), p. 322).

Guy Laperrière est professeur d'histoire à l'Université de Sherbrooke.

HISTOIRE DE COMPRENDRE

NELSON-MARTIN DAWSON

**FEU, FOURRURES, FLÉAUX ET FOI
FOUDROYÈRENT LES MONTAGNAIS**

SEPTENTRION

Eugénie Brouillet

**LA NÉGATION
DE LA NATION**

Culture culturelle québécoise et le fédéralisme canadien

Centre des Amériques
SEPTENTRION

Jean-Pierre Charland

**UN PAYS
POUR UN AUTRE**

TOMMOT

SEPTENTRION

WWW.SEPTENTRION.QC.CA